



En campagne, les rares parades servent, la plus part du temps, à faire l'état et la revue des troupes, plus qu'à démontrer : « *Almeria, Ordre du 19 avril 1811. MM. les capitaines passeront à 5 heures la revue des effets de linges et chaussures de leur compagnie et en feront connaître demain à la parade l'état dans lequel ces objets se trouvent* ».

### Les parades au 8<sup>e</sup> hussards en l'an VII

Le 8<sup>e</sup> régiment de hussards est alors en garnison à Marseille. Là, il doit montrer aux provençaux, qui se sont malhabilement illustrés durant la Terreur Blanche, que l'ordre est rétabli et aux mains de chefs disposant d'une armée exemplaire. Pour se faire, le régiment est de toutes les parades. L'organisation et la tenue du régiment<sup>10</sup> en vue de la parade tient de la seule volonté du chef de brigade, Marulaz.

Ainsi pour la fête de la souveraineté du peuple du 30 ventôse an VII, le commandant de place et Marulaz ordonnent le 29 ventôse, qu'un piquet de 12 hussards, deux trompettes et un officier à cheval ouvre la marche des troupes. Un second piquet commandé par un maréchal des logis ferme la marche. Ils seront à la mairie de Marseille à 8 heures. L'ensemble du régiment est en grande tenue à pied, place de la Révolution. Les ouvriers et secrétaires du régiment, sauf les éclopés, doivent être obligatoirement présents. A l'issue de ces parades, des ordres ou des directives sont portés à la connaissance des troupes, mais aussi de la population venue assister. Ainsi, le 14 mai 1801, le code pénal est lu lors de la parade du 8e,

D'une parade à l'autre, la composition des troupes, ou d'une partie d'icelles, n'est jamais la même. Ainsi, le 19 germinal : « *le piquet et les sous-officiers et la musique, se réuniront devant la caserne d'où ils seront conduit à la parade pour défilé* » et le 4 juin 1802 : « *La garde montante défilera la parade à 12h comme d'habitude, avec la musique comme dans l'ordre de dimanche dernier* ». L'organisation interne des troupes lors de la parade est du ressort des « *maréchaux des logis chefs [qui] auront soin chaque fois que les compagnies seront rassemblées pour les parades ou les revues, de les partager par pelotons ou section* »<sup>11</sup>. La seule constante est la propreté et la plus grande hygiène demandées aux hommes pour chaque parade.

### La parade des Tuileries : montrer l'armée, montrer ses chefs

« Dès le Consulat, Bonaparte emploie les grandes revues pour affirmer son autorité et sa popularité...luxueuse barbare de jeunes vainqueurs dont le triomphe émeut la foule, rassure et exhalte après les jours sombres. La France voyait un chef à sa taille, des soldats dignes d'elle...pendant quinze ans les revues vont se succéder...fréquentes étaient les parades dans la cour des Tuileries où, sous la férule de colonel et de généraux qui ont appris l'ordonnance dans les régiments blancs de l'Ancien-Régime, les fantassins bleus apprennent à tendre le jarret et à baisser la pointe du pied avec des grâces de danseurs, pour défilé...la guerre leur a donné un ton inimitable : la fierté du soldat vainqueur portant des armes qui ont servi »<sup>12</sup>.

Ainsi, au printemps de 1811, la parade a pour but d'en imposer à l'ambassadeur de Russie. Si la parade du Quintidi a pour but de démontrer la force militaire et la puissance

souveraine<sup>13</sup>, elle a aussi pour but de montrer les chefs dans leur environnement martial, au service de la Nation. Ainsi, « une fois par décade, régulièrement, ponctuellement, il se montrait à l'armée et au peuple »<sup>14</sup> car la parade a aussi pour objectif de montrer l'élite de l'armée : la Garde, d'en former la légende auprès de la population de la Paris, sans doute la plus remuante et ainsi montrer la force qui la sécurise mais peut aussi la contenir. La décision d'institutionnaliser cette revue militaire relève clairement de la propagande de masse. Pour affirmer son autorité naissante intrinsèquement fondée sur l'exploit militaire, Bonaparte offre aux publics une vision de son histoire qui vise davantage à l'éclat qu'à la transparence<sup>15</sup>. Le succès de cette politique par l'image avive habilement le patriotisme républicain, éperonne l'orgueil national et nourrit les imaginations par la gloire des armes. L'armée est ainsi exposée aux yeux de tous, excitant l'émulation dans la troupe et réhaussant leur prestige auprès des civils. C'est aussi le moyen de faire entrer dans le rang et dans la paix, par l'exemplarité, des hommes et des officiers supérieurs qui n'ont connus, pour certains depuis 10 ans, que les champs de bataille, les fracas de la guerre et la vie des bivouacs.

En 1800, le quintidi montre des troupes aux ordres d'hommes qui ont terminés la Révolution et assuré ses acquis. Il montre un Premier Consul avec les cheveux courts, une redingote sobre face à l'exubérance de luxe de ses généraux, dans une attitude fixe et posée alors que tout autour converge vers lui, ouvrant ainsi l'Ere Consulaire et fermant le chaos du Directoire. Pour les civils qui assistent à ce spectacle, et surtout pour les étrangers, « le grand objectif était de voir Bonaparte »<sup>16</sup>, « cet homme extraordinaire »<sup>17</sup>. En effet, la parade du Quintidi est un moyen efficace « de faire connaître le chef de la République aux soldats [...] et d'exposer aux yeux du peuple et de l'armée l'activité infatigable du héros et sa supériorité dans l'art militaire »<sup>18</sup>. Pour se faire, Napoléon se montre infatigable et actif sur le front de ses hommes, face au peuple et ce fait est explicitement donné dans les ordres : « Demain, la Garde des Consuls prendra les armes et se rendra à 11 heures et demi sur la place du Carroussel ; elle entrera à cette heure dans la cour des Tuileries, dont l'entrée ne sera permise qu'à ceux qui ont des cartes » est-il écrit dans l'ordre de la cavalerie de la Garde, 24 floréal an VIII.

### Une parade codifiée

Cette parade, comme toutes celles qui ont lieu des décades ou les dimanches, est codifiée et mise en mouvement par un ordre du jour : « Au Palais des Consuls, le 29 pluviôse, 8<sup>e</sup> année républicaine. Demain (décadi) à 11 heures du matin la Garde tant à pied qu'à cheval, prendra les armes, la première se rendra dans la cour des Tuileries, adossée contre le château faisant face à la place du Carroussel. La

<sup>13</sup> Au printemps 1811, en organisant une parade, Napoléon « *pensait étaler de grands moyens en montrant dans la cour du Carroussel une imposante réunion, et voulait, disait-on, en imposer à l'ambassadeur russe* ». PION DES LOCHES : *Mes Campagnes (1792 à 1815), notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches*, Librairie de Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, Paris, 1889.

<sup>14</sup> VANDAL (Albert) : *L'avènement de Bonaparte*, Plon-Nourrit, Paris, 1907.

<sup>15</sup> Voir sur le sujet François MONNIER, « Propagande », in *Dictionnaire Napoléon* (dir. Jean Tulard), Paris, Fayard, 1989, p. 1410 et Maurice AGULHON, *Marianne au combat, l'imagerie et la symbolique républicaine de 1789 à 1880*, Paris, 1979, p. 47.

<sup>16</sup> BERRY miss : « une revue passée aux Tuileries en 1802, par le 1er Consul d'après son journal » in *Le Correspondant*, 1904.

<sup>17</sup> LUTERNAN (Rudolf Samuel Karl de) : Paris en 1810. *Revue de Paris*, août 1950.

<sup>18</sup> Commentaire d'un témoin oculaire de la revue du quintidi, reproduit dans JOURDAN, *op.cit.*, 1998, p. 124.

<sup>10</sup> Le 1er octobre 1801, Marulaz ordonne que les hussards ne porteront pas le shako sauf les jours de fête et de parade. Le 2 octobre, il ordonne que les pantalons d'écurie ne seront portés que pour le service et à cheval en parade.

<sup>11</sup> Ordre du 14 mai 1801. Coll. Part.

<sup>12</sup> DRUENNE (colonel) : *Parades militaires d'autrefois et d'aujourd'hui*. Manuscrit bibliothèque de Musée de l'Empéri, Salon-de-Provence.

Garde à cheval se rendra au Palais des Consuls<sup>19</sup> pour escorter les Consuls de la République dans leur marche jusqu'au Tuileries. Un piquet de 25 chasseurs sera placé en avant des voitures du secrétaire d'état du secrétaire général et de celles des Consuls. Les Grenadiers à cheval fermeront la marche, un certain nombre de Grenadiers ... bordent les ailes du cortège. Arrivée dans la cour des Tuileries la cavalerie se mettra en avant en bataille, faisant face au château et sera disposée à faire les mouvements qui lui seront ordonnés. Au moment de l'arrivée du cortège dans la cour des Tuileries, l'Infanterie présentera les armes et les tambours battent au champ, l'artillerie de la Garde sera placée à la droite de l'Infanterie, et si la Garde défile elle tiendra la tête de la colonne. Toute la Garde sera dans la plus grande tenue, les chefs d'armes veilleront à ce que les troupes qu'ils commandent seront dans la plus grande propreté...La musique de la Garde à cheval se rendra dans la salle des gardes et sera placée dans la galerie... Celle de l'Infanterie, composée de tous les musiciens sans exception partira de la caserne avec la troupe». De fait, ce protocole de la parade du Quintidi est très bien rôdé et reste immuable durant l'Empire, à quelques détails près. Lorsque la Garde, où partie de celle-ci<sup>20</sup>, n'est pas à Paris, comme les dimanches 23 septembre et 23 décembre 1810, elle s'y rend. A la Garde s'ajoutent les régiments de ligne en garnison ou de passage à Paris<sup>21</sup>, la parade devient alors un moment de fraternisation entre la Garde et la ligne. Les régiments partent alors suffisamment tôt pour être rendu sur site vers 10 ou 11 heures. Tous sont en grande tenue, protégée, lorsqu'il y a de la route à faire par « le pantalon blanc d'écurie passé par-dessus le pantalon écarlate afin de garantir ce dernier contre la poussière ou la boue ». C'est arrivé in situ que le pantalon est enlevé et les derniers préparatifs mis au point, comme donner de l'avoine aux chevaux, pour les régiments montés. « On se rangeait en colonnes par régiment, déployés en ligne, l'infanterie en tête ; d'abord les régiments de passage, puis ceux de la Garde ; ensuite la cavalerie, les régiments de la Ligne en tête, ceux de la Garde suivaient dans cet ordre : le 1<sup>er</sup> Régiment de Cheval-légers Lanciers polonais, le 2<sup>e</sup>, les Chasseurs à cheval, ayant à leur droite l'escadron des Mameluks, les Dragons de l'Impératrice, les Grenadiers à cheval. À midi l'Empereur sortait des Tuileries, montait à cheval et suivi de son brillant état-major, passant au galop à travers les lignes, puis allait se placer devant l'entrée centrale du palais. Ensuite commençait le défilé, l'infanterie en tête. Les régiments entraînaient un à un par l'Arc de Triomphe... dans la Cour du Carrousel et se déployaient en ordre de bataille ; le colonel-général ou l'un des généraux, aide de camp de l'Empereur, placé à côté de lui, faisait exécuter à chaque régiment séparément quelques manèges d'armes ou des évolutions ». La parade finie, les troupes défilent en colonne, par pelotons, pour passer sous l'Arc de triomphe pour sortir par les guichets et aller sur les quais. Les régiments de la Garde, après s'être rassemblés place de la Concorde, regagnent leur garnison à Versailles entre 19 et 20 heures. Parfois, il arrive qu'une gratification soit faite aux troupes, tel le 12 janvier 1812, où chaque sous-officier et soldat qui a assisté à la parade reçoit une bouteille de vin.

### Un moment entre le chef et ses hommes

<sup>19</sup> Il s'agit du palais du Luxembourg.

<sup>20</sup> « L'Empereur...réunissait alors les régiments de la Garde casernés à Paris, et ceux qui se trouvaient à Versailles et à Chantilly (les Cheval-légers polonais) ce qui faisait une douzaine de régiments ». DUMONCEAU : *Mémoires, 1790 – 1830*.

<sup>21</sup> Le dimanche 8 janvier 1812, le 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, le 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> suisses et deux bataillons croates dont l'habillement est confectionné par la Garde, participe à la parade. Le 20 mars 1812, ce sont les 10<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> légers et le régiment de la Vistule qui défilent.

Bien que la parade soit, comme celles des régiments dans les départements, codifiée par les ordres du jour, la parade du Quintidi est la seule où le soldat peut avoir et s'adresser au Premier Consul. Car, si « le soldat reste en général fêru de Bonaparte. Pour la troupe, c'est l'homme qui en sait plus long que tous les maîtres et avec lequel on irait au bout du monde. Les soldats néanmoins et surtout les anciens, ceux qui ont fait les premières campagnes de la Révolution, restent ou se croient républicains farouches. Il serait dangereux pour le Consul de heurter trop tôt leur formalisme égalitaire; certains l'accusent déjà de faire le roi.... A la parade, tout militaire qui se juge en droit de se plaindre peut parler directement au Consul et lui raconter son affaire. Après la parade, [Bonaparte] reçoit tous les officiers sans distinction de grade. Des soldats lui écrivent directement; il répond toujours »<sup>22</sup>.

Napoléon distribue alors les éloges, les distinctions mais aussi les blâmes et le militaire peut interpeler directement son chef : les officiers, sous-officiers qui ont 30 ans de service ou qui auraient à représenter quelques actions d'éclat attestées par les conseils d'administration et pour lesquelles ils n'auraient pas été récompensés, seront admis à présenter leurs demandes à Sa Majesté à la parade.

La foule se presse alors en nombre pour assister au spectacle, cherchant les meilleures places afin de voir le spectacle brillant, la beauté et la tenue des troupes. L'effet est généralement unanime sur la population française et même sur les opposants à la Révolution : « j'ai étoit très contente d'avoir vue la revue de Bounaparte il faisé beau et cétaoit superbe. Je net put voir Bonnuparté »<sup>23</sup>.

Alors même que l'Empire touche à sa fin, l'organisation de parades et de revues ne s'arrêtent pas. Ainsi, en pleine campagne d'Allemagne, la Garde est astreinte à cet exercice tout les jours à compter du 11 juin 1813 : « L'Empereur aura tous les jours grand-parade à neuf heures du matin. Sa Majesté ordonne que tous les généraux et officiers de sa Garde, les médecins et chirurgiens en chef, tous les chefs de service de l'administration se trouvent à la parade. Cet ordre est applicable à tous les généraux et officiers de la cavalerie de la Garde qui se trouvent à Dresde ».



Ces parades sont reprises par la monarchie restaurée qui a compris la nécessité, née de la Révolution, de garder le lien entre l'armée et la Nation : « la parade d'aujourd'hui a été magnifique...toutes les troupes de ligne françaises...qui sont à Paris et parmi lesquelles on a remarqué les grenadiers à cheval, les hussards, les chasseurs, les lanciers de l'ancienne garde et les quatre régiments de gardes d'honneur ont été passées en revue...elles remplissaient

<sup>22</sup> VANDAL (Albert) : *L'avènement de Bonaparte*. Plon-Nourrit, Paris, 1907

<sup>23</sup> Lettre de la dame noble d'Anneville, dont un fils passe devant le tribunal révolutionnaire et l'autre émigre, à sa fille à Rouen. 6 pluviôse an VI. Coll. Part.

entièrement et la place du Carrousel et la cour des Tuileries »<sup>24</sup>. En effet, si les responsables politiques sont présents, le peuple est nombreux, car « ces spectacles militaires attireraient une foule de curieux »<sup>25</sup>.

## LE QUINTIDI

par Albert Vandal, Albert, Plon-Nourrit (Paris), 1907

Une fois par décade, régulièrement, ponctuellement, il se montrait A l'armée et au peuple. Dès les premiers jours de ventôse, l'ordre de la garnison avait porté : « Par ordre du premier Consul, il y aura, les quintidis de chaque décade, grande parade de toute la garnison dans la cour des Tuileries<sup>26</sup>. » Avant midi, dans la cour et au Carrousel, c'était la formation des troupes en bataille, face au château : la garde des Consuls en grande tenue; derrière la garde, d'autres lignes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie ; plus loin, sur la place, au pied des bâtiments biscornus, parmi l'encombrement des échoppes, le fourmillement de la foule.

A midi précis, heure militaire, Bonaparte monte à cheval ; les tambours battent aux champs, des sonneries éclatent sur le front « les escadrons, les lignes se rectifient, un frémissement parcourt les rangs. Bonaparte portait la petite tenue consulaire : l'habit bleu boutonné jusqu'en haut, avec étroit collet et mince broderie d'or; la culotte blanche et les demi-bottes; avec cela, la redingote grise et le chapeau à cornes placé en bataille ou un peu de biais, à la Frédéric II. En tête de ses officiers et des généraux présents à Paris, on le voyait passer devant les rangs, commander lui-même des formations et des exercices. Dans le milieu de la cour, autour des arbres

« le la Liberté, autour des deux peupliers dont le feuillage moulait maintenant en mince jet de verdure, les compagnies exécutaient des changements de front et des voiles, manœuvraient et pirouettaient<sup>27</sup>. Parfois, s'approchant d'une compagnie, le Consul faisait ouvrir les rangs et inspectait les hommes un à un, avec une minutie sévère.

Finalement, il se plaçait face au château, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui l'arc de triomphe à colonnes roses, et en avant de l'état-major piaffant et caracolant, L'étroite silhouette grise se campait, sous la barre du petit chapeau.

Et voici le défilé ; voici les tambours et les fifres ; le tambour-major de la garde, rehaussé par un immense panache, figure populaire à Paris et dont les journaux parlent ; le chef de musique marchant de côté en avant de sa bande et de ses bras étendus marquant la cadence; les musiciens jouant une marche guerrière, les cuivres ronflants, les instruments contournés et bizarres; un espace, puis les rangs d'infanterie, l'alignement des habits bleus à épaulettes rouges et à buffleteries jaunes, l'alignement des bonnets à poil et des plumets pourprés, les jambes guêtrées marchant du même pas, les bataillons défilant en rangs serrés, les grands carrés mouvants, le hérissément des baïonnettes au-dessus desquelles palpitent les larges drapeaux et guidons aux trois couleurs. Par derrière, les escadrons divers se rapprochent, accélèrent l'allure, défilent au grand trot, jusqu'à ce que l'artillerie passe en tonnerre, dans un fracas de fers secoués et de rebondissants caissons.

<sup>24</sup> Parade du 8 mai 1814. Recueil de Grammont, bibliothèque du Musée de l'Empéri.

<sup>25</sup> DUMONCEAU : *Mémoires, 1790 – 1830*.

<sup>26</sup> Publiciste du 10 ventôse.

<sup>27</sup> Les deux arbres de la Liberté figurent sur l'estampe dessinée par Desrais, la première en date de celles qui représentent la parade du quintidi.

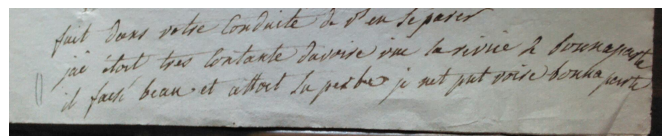
Tassée sur la place, serrée contre les grilles, la foule contemplait ce spectacle avec des yeux de curiosité et d'extase.

Des filous en grand nombre profitaient de la presse pour fouiller dans les bourses. Des agents secrets de la police, des gens à mine de fouine furetaient çà et là, se coulaient dans les groupes, happaient des bouts de conversation. Leurs rapports nous font connaître quel sentiment dominait dans la foule ; d'autres renseignent sur les propos qui s'échangeaient entre officiers, entre soldats. La gravure a popularisé la parade du quintidi dans les moindres détails de son aspect ; les documents intimes de l'époque font parler ce tableau.

Ce général qui commande la revue sous les ordres du premier Consul et lui présente les troupes, c'est Lefèbvre, chef de la 17e division militaire. Celui-là n'entend rien à la politique et ne connaît que la consigne ; au reste, patriote convaincu, chaud républicain, il juge que le premier devoir civique est de sabrer les Autrichiens, les Russes et ' autres incroyables de cette espèce<sup>28</sup> ». Les jeunes officiers qui entourent le Consul, ceux qui commandent la garde, ne rêvent que prouesses, aventures de guerre, avancement, honneurs; en attendant, ils prennent du galon et du panache; ils se dorment ou s'argentent sur toutes les coutures. Parmi les généraux d'un renom plus ancien, parmi les grands bicornes, plusieurs jalourent Bonaparte. Le raisonnement de ces hommes bien découplés, taillés en force, est de se dire : pourquoi lui, pourquoi ce chétif, ce rabougri? Pourquoi lui et pas moi? La veille, dans des sociétés particulières, dans réchauffement des dîners, ils ont pris des attitudes de Brutus. A la parade, ils se tiennent fixes, immobiles, et se remettent à l'alignement.

Le soldat reste en général féru de Bonaparte. Pour la troupe, c'est l'homme qui en sait plus long que tous les mitres et avec lequel on irait au bout du monde. Les soldats néanmoins et surtout les anciens, ceux qui ont fait les premières campagnes de la Révolution, restent ou se croient républicains farouches. Il serait dangereux pour le Consul de heurter trop tôt leur formalisme égalitaire; certains l'accusent déjà de faire le roi. Pour manier ces rudes hommes, il lui faut une solidité de poigne peu commune et d'extrêmes délicatesses de toucher.

Avec quel art il sait les prendre! Il les fascine d'un regard et les exalte d'un mot. Avec eux, il est impérieux mais simple, familier, accessible. A la parade, tout militaire qui se juge en droit de se plaindre peut parler directement au Consul et lui raconter son affaire. Après la parade, il reçoit tous les officiers sans distinction de grade. Des soldats lui écrivent directement; il répond toujours.



Retrouvez la bibliothèque en ligne de la SEHRI  
<http://assosehri.fr/livres-et-travaux-scientifiques-et-universitaires-en-ligne.html>

et les archives en ligne gratuites  
<https://www.pinterest.fr/assosehri/>

<sup>28</sup> Lefèbvre à Emotif, 23 pluviôse an VII. Archives Bord.